



C'est ainsi que je vous aime !

D'après le Tableau de E. Collier.

•• ECCLESIASTICI ANCIORUM ••

Pe
Jubi
Bles
Dim
Com
Fran
— L.
du cu

vite D
Not
se lève



Sommaire du Numéro de Mars 1901.

Pensée dominante : La célébration fructueuse et sainte du grand Jubilé de 1901. — Le prix d'une Messe. — Le "Sentinel of the Blessed Sacrament". — Les saintes Hosties changées en épis. — Le Dimanche (*poésie*). — Jésus-Hostie notre Modèle. — La première Communion de Vivien. — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Etienne Totihri. — Mon fils donne-moi ton cœur (*cantique*). — La première Communion d'un sorcier (*suite et fin*). — Un sermon du curé d'Ars sur le Dimanche et l'Eucharistie.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Mars 1901.

— ♦ ♦ ♦ —
 La célébration fructueuse et sainte du grand
 Jubilé de 1901.



JUBILÉ ! Mot d'allégresse et de joie sainte ! N'est-il pas étrange qu'il y ait encore pour nous, chrétiens, des sujets de joie au milieu des tristesses de l'heure présente ? Et pourtant c'est Dieu lui-même, par la bouche de son pontife, qui nous invite à nous réjouir, et à passer toute cette année dans une intime et vive allégresse : *Jubilate Deo omnis terra ! Servite Domino in letitia !*

Nous réjouir, pourquoi ? — Pour ce siècle nouveau qui se lève, et qui, comme ses aînés, appartient au Christ et

éclairera ses triomphes. — Pour les écoulements de grâce plus larges et plus puissants dont l'Eglise se prépare à ouvrir les sources. — Pour nos péchés pardonnés, pour nos âmes reconquises, pour nos consciences purifiées, pour nos volontés sanctifiées et affermiées. N'est-ce pas la joie des joies, après avoir ployé sous l'esclavage d'en bas, de se sentir soudain racheté, relevé, libre ? de sentir s'infiltrer dans tout l'être la rédemption du Christ avec les flots purs de son Sang ? — C'est cette joie que Jésus nous offre et à laquelle il veut que nous ouvrons nos âmes. — C'est cette joie que nous goûterons, si, dans la bonne volonté et le zèle, nous mettons à profit les grandes grâces de cette année.

Souvenons-nous que, dans les premiers siècles du christianisme, l'Eglise imposait pour un seul péché mortel commis, des mois et des années d'humiliations publiques et de jeûnes au pain et à l'eau. Et encore c'était peu, disait-elle aux pécheurs, auprès de la peine que Dieu leur imposerait, s'ils lui laissaient le soin de venger sa propre justice.

Revenons en nous-mêmes : que de péchés dans notre vie ! que d'énormes péchés peut-être, multipliés par le cours des années ! Oh ! quelle terrible dette de peines temporelles nous avons contractée ! Peut-être nous faudrait-il, pour achever de l'acquitter, passer de *longues, longues* années dans les si douloureuses expiations du Purgatoire.

Eh bien ! réjouissons-nous et bénissons la grande bonté de la sainte Eglise, *tout cela peut nous être remis et pardonné par le Jubilé*. Oh ! quelle grâce immense ! Combien Dieu est bon pour nous ! “ Oui, écrivait à son frère Mgr Joly, évêque d'Agen, “ je suis assuré comme je le suis qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que si tu te disposes bien à recevoir la grâce du Jubilé que l'Eglise te présente, quand tu devrais demeurer des siècles entiers en Purgatoire, quand tu serais redevable à la Justice divine d'autant de peines temporelles qu'il y a de grains de sable et de gouttes d'eau dans la mer, elles te seront toutes remises et tu sortiras du tribunal de la Pénitence et de la table sainte, aussi pur, aussi affranchi que tu es sorti des eaux du baptême. ”

“ Le Jubilé, dit Texier, est une indulgence composée du sang d'un Dieu et des larmes et des prières d'un

“
“
“
dés
les
tel
ler
grâ
ou
N
les
rist
de r
par
sou
gra
l'au
du C
les in
sanc
qui
cœur
servi
c'est
grâce
dans
Et
mérit
cipale
que le
et c'e
de not
recou
nous
vance
âmes
sera ai
de pré
le trav
l'Eglis
Jésus

“ pécheur pénitent. Par la voie du Jubilé ; nous expions
 “ en un jour ce que nous n'aurions expié que par des
 “ années entières de pénitence. ”

Il nous faut pour cela une humble confiance et un grand désir ; il nous faut des efforts vrais pour nous mettre dans les conditions que réclament le prix et la sainteté d'un tel don. Et c'est pourquoi, pendant ce mois, nous travaillerons surtout à nous y disposer, nous en demanderons la grâce, et, si nous le pouvons, nous ferons déjà, en tout ou en partie, les œuvres prescrites.

Nous qui cultivons dans nos âmes, par dessus toutes les dévotions, la foi et l'amour envers le Dieu de l'Eucharistie : nous qui faisons du tabernacle le centre et le foyer de notre vie spirituelle, nous avons, sachons-le, des motifs particuliers de confiance. D'abord c'est de l'Eucharistie, source de toute grâce, que s'écouleront sur les âmes les grands pardons de ce Jubilé. C'est de l'Hostie immolée à l'autel que jailliront à nouveau pour nous le sang et l'eau du Calvaire : c'est de Jésus au tabernacle que partiront les influences mystiques qui convertiront les pécheurs et sanctifieront les justes ; c'est l'Hostie posée sur nos lèvres qui nous pénétrera de la vie divine et chassera de nos cœurs les derniers vestiges du règne de Satan. Être un serviteur fidèle, un zéléateur généreux de l'Eucharistie, c'est donc avoir un droit particulier aux effusions de la grâce jubilaire : c'est être préparé d'avance à la recevoir dans sa plénitude.

Et puis, les œuvres que l'Eglise nous prescrit pour la mériter sont toutes des œuvres eucharistiques. La principale de ces œuvres, c'est la communion ; l'Eglise sait que le pardon et le salut ne sont qu'en l'union au Christ : et c'est pourquoi elle veut que la communion soit le sceau de notre réconciliation avec Dieu, le gage de sa faveur recouvrée, le signe indubitable du pardon plénier qu'Il nous accorde. La confession aura dû nous dégager d'avance de nos multiples souillures, afin que le trône de nos âmes soit digne du Christ qui veut s'y asseoir ; et elle sera ainsi, comme elle l'est toujours d'ailleurs, un acte de préparation à la table sainte. — Enfin, voulant joindre le travail et la pénitence aux dispositions intérieures, l'Eglise dirige encore nos pas vers les sanctuaires où Jésus réside ; elle veut qu'en des visites multipliées nous

allions à Lui, que nous Le priions, non seulement pour nous-mêmes mais pour la grande cause de son Règne ici-bas ; que nous y retournions encore, nous pénétrant ainsi davantage de cette grande vérité, qu'Il est *tout* pour notre rachat et celui du monde.

Ainsi, âmes exercées d'avance à la communion, âmes qui savez déjà le chemin des temples, et qui dans de longs colloques épanchez souvent vos cœurs en celui de Jésus, réjouissez-vous ! Pour vous l'accomplissement des œuvres jubilaires sera plus facile ; et Jésus de son côté vous reconnaîtra. Ce sera avec une tendresse plus grande, avec une miséricorde plus illimitée qu'Il vous dira : *Mon fils, tes péchés te sont pardonnés*. Et de son calice déborderont pour vous des grâces réservées, dont Lui seul et vous saurez le secret.

LE PRIX D'UNE MESSE



AVANT de se rendre à la place publique pour y trouver quelqu'un qui le louât à la journée, un pauvre ouvrier, nommé Joseph Wilhelm, allait faire régulièrement sa prière dans l'église voisine, et y entendre la sainte messe. Un matin il se leva plus tôt que l'ordinaire, et, dérogeant à sa pieuse habitude, il descendit sur la place avant d'avoir satisfait à sa dévotion.

Il ne tarda pas à reconnaître que, sans laisser de s'aider raisonnablement soi-même, il vaut mieux compter sur la Providence que sur une prudence trop humaine. Comme lui, une foule d'hommes de tous les métiers étaient à attendre là que l'on vint les louer, mais personne ne se présentait pour leur offrir de l'ouvrage. Que faire ? se demanda-t-il. D'accord avec sa foi, son cœur lui dicta la réponse. Il quitta les groupes et la place, se rendit à l'église, y fit sa prière et y entendit une messe. La ferveur lui fit illusion sur la durée du temps devant le tabernacle, et,

qua
disp
Pe
lent
avec
bien
man
Co
pelle
poin
gati
pas
dire
Pâq
ce q
que
de l
Q
bou
vrag
auje
à l'
—
—
d'al
auss
vivr
trav
—
trav
d'hu
—
Eh
à l'é
pou
le s
Voy
—
salu
E
il s
stip

quand il retourna sur la place, loueurs et loués, tout avait disparu.

Pensif et quelque peu triste, Joseph Wilhelm regagnait lentement son humble logis, lorsqu'il aperçut venant à lui, avec ses allures de franche et joyeuse bonhomie, un patron bien connu de la gent ouvrière, maître Barnabé Zimmermann.

Ce riche industriel n'était pas précisément ce qu'on appelle un homme irréligieux, mais il avait sur plus d'un point, et notamment sur la loi du saint repos et de l'obligation de la messe du dimanche, des maximes qui n'étaient pas d'une orthodoxie irréprochable. Il s'entendait même dire, sans en paraître trop confus, qu'il avait négligé ses Pâques cette année, et aussi, je crois, l'année précédente ; ce qui ne l'empêchait pas de porter, avec autant d'aisance que bien d'autres, le titre d'honnête homme, et de jouir de la considération de tous ses concitoyens.

Quelques mots de l'ouvrier firent comprendre au brave bourgeois les motifs de sa tristesse. — Je n'ai pas d'ouvrage à te donner, mon cher, lui dit-il ; mon personnel aujourd'hui est au grand complet. Mais où donc étais-tu à l'heure de l'embauchage ?

— J'étais à la messe.

— A la messe... à la messe... c'est bon sans doute, l'ami, d'aller à la messe ; je ne te le cache pas, j'aime mieux ça aussi, moi ; mais pourtant, mon cher, avant tout il faut vivre, et pour vivre quand on n'a pas de fortune, il faut travailler.

— Mais, maître, excepté les dimanches et les fêtes je travaille tous les jours fort et ferme ; seulement, aujourd'hui...

— Bon, assez ! Tu aimes l'église et la messe, je vois ça. Eh bien ! puisque tu n'as rien à faire, faute de mieux va à l'église ; occupe-toi à entendre des messes et à prier pour moi le temps que tu aurais employé au travail ; et le soir venu, je te paierai au prix courant ta journée. Voyons mon cher, ça te va-t-il ?

— J'accepte avec reconnaissance, répond Wilhelm en saluant.

Et de ce pas, il retourna avec bonheur à l'église, où il s'appliqua à remplir scrupuleusement les conditions stipulées.

Le soir venu, notre ouvrier se rendit chez son bourgeois. L'honnête homme s'exécuta de bonne grâce, et lui donna le prix établi par l'usage, douze sous bien comptés et un petit pain.

Wilhelm satisfait reprenait en priant Dieu le chemin



de sa maison, lorsqu'il rencontra un vieillard noble, imposant et parfaitement au courant des détails de la journée : " Retournez, dit-il d'une voix grave et irrésistible, annoncez à cet homme qu'il ne vous a pas donné tout ce qu'il vous doit ; et s'il n'ajoute quelque chose à la somme qu'il vous a remise, il lui arrivera malheur ".

L'o
accom
messa

Un
Crésu
c'éta
cordo
ton p
mang
à mes
Peste
faire
à lui-
métie
en me

Et

Le
et il e
issanc
sés à
ceptil
les do
bien e
gnait,
turel
indust
de chu
quelq
lard.
doléar
bouch
dites
vous
qu'il

Il e
plexit
lard,
Zimm
patiss
conve
Un
dit le
s'acqu

L'ouvrier n'osa rien objecter, retourna sur ses pas, et accomplit, non sans un grand embarras, son impérieux message.

Un léger frisson parcourut d'abord tous les membres du Crésus. Mais il se remit presque aussitôt, en pensant que c'était là une ruse de dévot, pour le forcer à dénouer les cordons de sa bourse. " Ah ça, mon cher, dit-il d'un ton plutôt jovial que mécontent, l'appétit vous vient en mangeant, à ce qu'il paraît ? Ne t'ai-je pas donné comme à mes meilleurs travailleurs, douze bons sous et un pain ? Peste ! du train que tu y vas, tu ne peux manquer de faire de bonne affaires. " Puis se reprenant, et se parlant à lui-même : " Au fait, continua-t-il, il est un peu du métier ; il doit mieux que moi s'entendre en prières et en messes, et savoir, par conséquent, ce que cela vaut. "

Et il lui compta cinq sous.

Le pauvre Wilhelm avait de l'intelligence et du cœur, et il comprit avec douleur que sa démarche, toute d'obéissance, était attribuée à des motifs diamétralement opposés à ses sentiments. Par un mouvement de légitime susceptibilité, il se sentit pressé de rendre à maître Barnabé les douze sous et le pain, solde de sa journée, et d'y ajouter, bien entendu, les cinq sous de surrogation. Mais il craignait, en cédant à ce mouvement bien naturel, trop naturel même peut-être, de contrister à son tour l'heureux industriel, et de pécher par un seul acte contre les vertus de charité et d'humilité. Il se retira. Mais voilà qu'à quelques pas de là il se retrouve en face du même vieillard. Il allait, pour se décharger le cœur, lui conter ses doléances ; mais sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche : " Allez, recommença l'impassible personnage, dites à cet homme qu'il ne vous a pas donné tout ce qu'il vous doit, et que s'il n'ajoute quelque chose aux sommes qu'il vous a remises, il lui arrivera malheur. "

Il est plus facile d'imaginer que d'exprimer la perplexité du digne ouvrier. " Si j'obéis aux ordres du vieillard, se dit-il en lui-même j'offense, j'indigne l'honorable Zimmermann, qui après tout, s'est montré ce matin compatissant à mon égard, et m'a indemnisé au delà du prix convenu. Si au contraire, je résiste..."

Un regard impératif et surhumain de l'inconnu suspendit le monologue, et Wilhelm résigné dut de nouveau s'acquitter du message.

Cette fois le bourgeois fut frappé d'une terreur indéfinissable. Il courut sans mot dire à son coffrefort, y enfonça vivement et profondément les deux mains, et les retira pleines de pièces, qu'il fit ruisseler sans les compter dans le sein consolé du pauvre ouvrier.

Cette nuit-là même, le Christ Jésus apparut à maître Barnabé Zimmermann. Il était assis sur son tribunal : son visage portait l'empreinte d'une majestueuse et ineffable sévérité. Il énuméra les fautes de l'hon-



nête et honorable bourgeois ; il les lui reprocha en des termes dont chacun le glaçait d'effroi. Puis continuant : " Sache-le bien, dit-il, si aujourd'hui ce pauvre ouvrier par toi humilié n'avait entendu la messe à ton intention, c'en était fait de toi, la mort te saisissait impitoyablement, tu étais damné à jamais. Vois et juge si tu lui as donné tout ce que tu lui dois."

Il dit et disparut.

Quand notre bourgeois sortit de son sommeil, ce n'était plus le philosophe insouciant et quelque peu frondeur de

la ve
mort
prière
prix

Co
récit,
maté
de lei



Il



Saint S
elle s'i
ce dern
tant d'l
rapport
elle dor
suelle,
prières
ont une
généreu
anglaise
Pour
Euchar
Pour
Pères d
ment, 11

la veille ; il était tout trempé de sueur et plus pâle qu'un mort. A partir de ce moment, il cessa de considérer la prière comme un pis aller, et comprit mieux surtout le prix d'une messe.

Combien d'autres, à leur insu, ajoute l'auteur de ce récit, ont dû à la messe le succès de leurs entreprises matérielles en cette vie, et dans l'autre vie, le bonheur de leur éternité !



Le " Sentinel of the Blessed Sacrament "

Nous désirions depuis longtemps étendre aux catholiques de langue anglaise l'apostolat que le *Petit Messenger* remplit si heureusement dans notre Canada français. Ce désir est aujourd'hui un fait accompli. Nous publions depuis Janvier de cette année une revue anglaise conçue sur le même plan et tendant au même but que sa sœur aînée : nourrir et développer dans les âmes la foi et l'amour envers Jésus au Très Saint Sacrement. Sans être une traduction du *Messenger* français, elle s'inspire a des principes et des méthodes qui ont permis à ce dernier d'atteindre un si grand développement et de produire tant d'heureux fruits. Elle ne lui sera inférieure en rien sous le rapport des articles, des gravures, de l'exécution typographique, et elle donnera droit aux mêmes avantages spirituels : messe mensuelle, service annuel après la mort, et participation spéciale aux prières de la communauté du Très Saint Sacrement. Nos zélatrices ont une bonne occasion d'étendre e bien qu'elles ont commencé si généreusement, en s'adressant cette fois à leurs amis de langue anglaise, et en les enrôlant à leur tour dans la milice eucharistique.

Pour le Canada, on est prié de s'adresser au *Bureau des Œuvres Eucharistiques*, 320, Av. Mont- Royal, Montréal.

Pour les Etats-Unis, tous les abonnements seront reçus par nos Pères de New-York. Adresse : *The Sentinel of the Blessed Sacrament*, 185, E. 76th St. New-York.

Les saintes Hosties changées en épis



Ly avait à Séleucie un riche négociant rempli de la crainte de Dieu, mais qui malheureusement avait laissé surprendre sa bonne foi et était devenu un fervent adepte de l'hérésie sévérienne. Parmi ses serviteurs il s'en trouvait un qui, malgré son attachement pour son maître, n'avait pas voulu le suivre dans l'erreur et continuait à pratiquer la religion catholique. Le jour du Jeudi-Saint, suivant la coutume de la province, le serviteur reçut à l'église une portion de ce pain consacré pour le porter chez lui et se communier lui-même : il l'enveloppa dans un linge blanc et le déposa déceimment dans une armoire. Mais une affaire l'ayant obligé quelques jours après Pâques de partir précipitamment pour Constantinople, il laissa par mégarde la Sainte Eucharistie dans cette armoire dont il remit la clef à son maître. Celui-ci l'ouvrit un jour par hasard et voyant ce linge serré avec grand soin, il eut la curiosité de le déplier. Quand il reconnut le Pain Eucharistique, il fut dans un grand embarras : car il ne voulait pas, étant partisan de Sévère, consommer des Hosties qui avaient été consacrées par des prêtres catholiques. Enfin, à la pensée que son serviteur reviendrait et les prendrait lui-même, il les laissa dans l'armoire comme elles étaient.

Le Jeudi-Saint arriva sans que le serviteur fût de retour et le maître, afin de ne pas les garder une seconde année, résolut de brûler les Hosties. Mais lorsqu'il ouvrit l'armoire, il recula à la vue d'un prodige inouï : les saintes parcelles étaient devenues fécondes : de vigoureuses tiges de blé avaient poussé, produites par le froment divin, et de magnifiques épis couronnaient cette gerbe dorée. Cet événement, si nouveau et si merveilleux, le remplit d'étonnement et de crainte, mais fit aussi renaître la vraie foi dans son cœur ; il prit ces saintes Hosties et l'admirable moisson qu'elles avaient produite et criant pardon et miséricorde il courut à l'église avec toute sa famille pour proclamer sa conversion devant l'évêque. Sur son passage,

une
veille
trère
Ce
Eucl
l'adm
Qu'o
dont
qu'on
comm
une r
semb
ment
divin
tions
bonne



une foule se rassembla à ses cris et, en face de cette merveille inconcevable, un grand nombre d'hérétiques rentrèrent dans le sein de l'Église catholique.

Ces tiges fertiles, ces riches épis sortant de la sainte Eucharistie, ne figurent-ils pas d'une manière touchante l'admirable fécondité que possède ce froment céleste ? Qu'on vienne recevoir l'Hostie avec une âme très pure dont le linge éclatant de blancheur n'est qu'un symbole, qu'on la garde religieusement dans le fond de son cœur comme dans une arche sainte, et bientôt elle fait germer une moisson digne d'elle : au lieu de vertus languissantes, semblables aux tiges sans vigueur qui retombent tristement à terre, l'âme transformée par le feu de la charité divine sent se développer en elle de généreuses inspirations qui se manifestent par une abondante récolte de bonnes œuvres.



LE DIMANCHE



QUAND l'aurore renaît avec sa robe blanche,
La cloche dans les airs chante son chant pieux.
Sonnez, cloches du temple, annoncez le dimanche ;
Sonnez pour le vieillard et pour l'enfant joyeux.

Que celui-là qui veut que sa maison prospère,
Travaille et se prosterne au pied du saint autel.
Sonnez, cloches du temple, annoncez la prière :
Qu'importe le travail sans la grâce du Ciel ?

Si, las de son labeur, sur la terre il se penche,
Voici le samedi qui revient l'égayer.
Sonnez, cloches du temple. Au matin du dimanche,
Le Seigneur se souvient de l'honnête ouvrier.

Si malgré nous, parfois, notre force chancelle,
Bientôt tout est fini, bientôt on doit mourir.
Sonnez, cloches du temple, à l'heure solennelle :
L'âme du fils d'Adam a cessé de souffrir.

XAVIER MARMIER.

Jésus-Hostie notre Modèle



UNE des fins principales de la venue de Jésus-Christ sur la terre, ce fut de nous servir d'exemple. Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour modèle, aussi bien que pour maître et pour rédempteur, et cet admirable exemplaire s'est montré aux hommes sur différentes montagnes. Les disciples l'ont vu sur la montagne des huit béatitudes où il enseignait, sur la montagne du Thabor où il fut transfiguré, sur la montagne des Oliviers où il a tant prié et pleuré pour nous, sur la montagne du Calvaire où il mourait en croix, sur la montagne de l'Ascension d'où il s'éleva vers les cieux. Mais il y a une autre montagne, le saint autel, dont le prêtre dit, en commençant la messe : *Emitte lucem tuam, et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.* Et il est là encore, chaque jour, comme autrefois sur les bords du Jourdain, ou au milieu des splendeurs de la transfiguration ; une voix venue des cieux nous redit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le, étudiez-le, afin de pouvoir l'imiter, *hic est Filius meus dilectus, ipsum audite.* Laissez-moi, chrétiens, vous faire remarquer les différentes circonstances qui rendent plus facile l'étude du divin modèle proposé à notre imitation.

1. Et d'abord il est sous nos yeux. Une des raisons qui ont porté le Fils de Dieu à demeurer avec nous dans l'Eucharistie, ce fut de nous donner l'exemple toujours présent de toutes les vertus que nous devons imiter. Sans doute il l'avait déjà fait pendant sa vie mortelle ; mais les hommes ont la mémoire si courte ! le passé s'oublie et les touches peu, les absents ont tort ; et ses disciples, en le voyant partir pour les cieux, auraient pu lui dire : Vous êtes bien heureux, vous ne souffrirez plus, et nous, on nous méprisera, on nous fera mourir. Sans vous, que deviendrons-nous ici-bas ? Si donc Jésus restait dans les hauteurs de la divinité, ou le lointain des souvenirs, et si

nou
foi,
sera
de n
cette
plus
pas
il à
trou
tous
nou
n'ay
n'est
des
mort
prol
men
vert
Le
en de
valet
saisi
traits
mons
2.
Jésu
afin
En q
y tr
vrain
Fils
vivar
comm
l'oste
Jésu
ipsum
Au
nité
qu'il
cation
doué
naïm

nous ne pouvions le contempler qu'avec le télescope de la foi, ne l'étudier que dans le récit des siècles passés, il serait hors de la portée de notre vue et des méditations de notre cœur ; ses exemples n'auraient plus cette vigueur, cette force si persuasive, si puissante, quand elle agit de plus près et immédiatement. Jésus le savait bien, et il n'a pas voulu s'éloigner. Je ne vous laisserai pas seuls, disait-il à ses Apôtres. Aussi, il demeure avec nous, et nous trouvons en lui le conseil et l'exemple. Il continue dans tous les temps l'édification des anciens jours, afin que nous ne puissions pas les mettre en oubli, et que nous n'ayons rien à répondre, de telle sorte que l'Eucharistie n'est pas seulement la continuation et la consommation des principaux mystères de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, non-seulement l'écho fidèle et prolongé de ses discours et de son merveilleux enseignement, mais aussi la persévérance et la perpétuité de ses vertus et des exemples qu'il nous a donnés.

Les plus faibles vues le contemplent à l'aise, l'étudient en détail ; regardez le ciboire, regardez l'ostensoir, chevalier mystérieux où Jésus pose, afin que vous puissiez saisir sa divine ressemblance et reproduire en vous ses traits : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

2. Notre modèle est partout et toujours auprès de nous ; Jésus se multiplie sans cesse entre les mains de ses prêtres, afin que nous puissions l'avoir constamment sous les yeux. En quelque lieu de la terre que l'homme porte ses pas, il y trouvera, avec le prêtre, le Christ-Eucharistie. Non, vraiment, nous n'avons rien à envier à la Judée ; le même Fils de Dieu qui instruisait et consolait ses peuples, est vivant au milieu de nous. Ne demandez plus où il est, comment vous pouvez le voir et l'approcher ; contemplez l'ostensoir, regardez l'autel, venez à la table sainte. C'est Jésus que vous voyez, *ipsum vides*, Jésus que vous touchez, *ipsum tangis*, Jésus que vous recevez, *ipsum manducas*.

Autrefois il n'était visiblement et avec sa sainte humanité qu'en un seul lieu à la fois, n'usant pas du miracle qu'il devait accorder à quelques-uns de ses saints, la bilocation, et dont il veut maintenant et en notre faveur être doué d'une manière merveilleuse. Quand il était à Capharnaüm, il n'était plus à Jérusalem ; quand il allait visiter

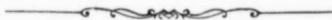
Naïm, il avait quitté Béthanie ; quand il édifiait par sa présence les villes, il était éloigné des bourgades de la Judée. Mais ici l'édification a lieu partout en même temps ; les vertus que nous considérons en lui, il les pratique ici et dans chacun des tabernacles que renferme cette ville, il les pratique, il en donne l'exemple dans toutes les églises du monde à la fois, afin que chacun puisse l'étudier et l'imiter.

3. Les vertus eucharistiques du Fils de Dieu sont plus complètes, plus achevées encore que dans sa vie mortelle, si je puis m'exprimer ainsi. Son humilité est plus profonde, sa pauvreté plus grande, son amour de la vie cachée plus incompréhensible, sa patience plus inaltérable, son obéissance plus entière et plus prompte, son recueillement plus complet, sa charité plus ardente, sa libéralité plus étendue, sa prière plus continuelle, sa mortification plus absolue. C'est la perfection et la fin, non-seulement de son amour, mais de sa sainteté et de toutes ses vertus, comme aussi de tous ses mystères et de tous ses bienfaits.

Et ces exemples des vertus chrétiennes, le Fils de Dieu ne les pratique pas seulement pendant trente-trois ou trente-quatre ans, comme aux jours de sa chair, mais toujours. Il y a déjà dix-huit cents ans qu'il continue, et jusqu'à la fin du monde, tant qu'il y aura un prêtre pour consacrer et un tabernacle pour conserver la Sainte Eucharistie il ne cessera de nous édifier par la pratique et l'exemple de toutes les vertus. Ce qu'il ne pouvait pas faire au ciel, il a trouvé moyen de le faire sur la terre jusqu'à la consommation des siècles.

Le Sauveur disait aux Apôtres, témoins de ses œuvres : Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes. Ne pourrait-il pas le redire après chaque messe aussi bien qu'après la dernière cène ? *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Regardez donc, et faites selon le modèle qui vous apparaît sur la montagne mystique. Jésus au Très Saint Sacrement est le modèle accompli du chrétien, et, puisque le christianisme est l'étude et l'imitation du Christ, c'est aussi par conséquent l'étude et l'imitation de l'Eucharistie.





SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 35



L'Eucharistie, Sacrement de Vie

Ego sum panis vite.
Je suis le Pain de vie.

I. — Adoration.

Pénétrons avec un amoureux respect dans ce Saint des saints qui est l'âme de Jésus, et cherchons à y découvrir les desseins pleins d'amour qu'il a sur nous en instituant l'Eucharistie.

Il a donné à son Père toute réparation et toute gloire par le sacrifice de son Corps et de son Sang, mais son âme n'est point satisfaite, car Il pense à nous, à nous ses rachetés, à nous ses bien-aimés. Il ne veut point nous laisser orphelins ; Il nous a promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles. — Comment son amour réalisera-t-il ce dessein ? — Va-t-il demeurer avec nous comme un Dieu plein de majesté ? Non, Il le sait, l'homme ne peut voir Dieu sans mourir. — Y demeurera-t-il sous le voile de son Humanité sainte ? — Mais, cette Humanité est maintenant glorifiée, et nos faibles regards n'en pourraient supporter l'éclat.

Qu'a fait Jésus ? O prodige d'amour ! Il restera comme Dieu et comme homme, mais il cachera sa divinité, son humanité sous la faible apparence du Pain. et, révélant son dessein d'amour, Il se nommera Lui-même le Pain de vie. Pain de vie ! voilà le vrai nom de Jésus, le nom qui exprime à la fois son amour et le secret désir de cet amour. Les Anges s'étonnent ; ils adorent sans le comprendre ce prodige inouï d'abaissement, cette folie d'amour de leur Dieu pour l'homme, créature si faible et si ingrate.

Oh ! nous, les heureux privilégiés de cet amour, adorons l'ineffable abaissement de notre Dieu ; sachons reconnaître, sous cette humble et fragile apparence de l'Hostie, Celui qui reçoit au ciel les éternelles adorations des anges et des saints, Celui qui est le seul saint, le seul grand, le seul puissant, le seul Très-Haut, comme le chante l'Eglise : *Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus !* Que plus son cœur l'a fait petit, plus notre amour le grandisse, l'exalte et lui rende un perpétuel hommage d'adoration et de louange !

II. — Action de grâces.

Notre âme a reçu au Baptême une vie de grâce, vie toute divine. Or, de même que la vie de notre corps s'entretient, se fortifie, se développe, s'épanouit par la nourriture, de même, à la vie de notre âme, il faut un aliment divin, une force divine, une joie divine. Remercions Jésus, car Il a pourvu à ce besoin de notre âme : cette vie, cette force, cette joie, Il vient Lui-même nous la donner en personne dans son Eucharistie !

Oui, il le savait, Jésus, que notre vie surnaturelle ne serait qu'un combat souvent rude et difficile, qu'un crucifiement perpétuel ; que souvent dans ce combat nos forces défailriraient, que la tristesse envahirait notre âme, et que, comme autrefois le prophète Elie, nous tomberions épuisés, lui demandant de nous appeler à Lui ! A Elie découragé, un ange vint du ciel apporter un pain mystérieux, et, après s'en être nourri, le prophète put reprendre sa course et arriver à la montagne du Seigneur. Pour nous aussi, un Pain vient du ciel ; ce Pain de vie, ce Pain de force, ce Pain de joie c'est Jésus, Jésus au Sacrement ! Chaque jour nous apporte sa part de luttes, sa somme de souffrances, mais chaque jour aussi une

Hostie nous attend au Tabernacle, et, l'ayant reçue, nous pouvons nous écrier avec l'Apôtre : " Je puis tout en Celui qui me fortifie ! "

Rendons grâces à Jésus pour cette admirable invention de sa divine sagesse mise au service de son amour infini, et que cette pensée qu'il s'est fait Lui-même notre Pain de vie, nous soit un remède contre toutes les défaillances, les tristesses, une force dans les luttes et une espérance de victoire !

III. — Réparation.

Si Jésus s'est fait ainsi le Pain de nos âmes, son désir est d'être reçu, d'être mangé par ceux qu'il a aimés jusqu'à cet excès ! Quelle est donc sa souffrance quand il voit les âmes mourir faute de cet aliment qu'il leur a préparé au prix de tous les sacrifices de son Incarnation, de sa Passion et de sa mort !

Il a choisi cette forme de pain pour nous inviter tous à nous nourrir de lui ; car le pain est aussi bien pour la table du pauvre que pour celle du riche, il est l'aliment de tous. " Venez, nous dit Jésus, venez, mes bien-aimés, mangez le pain que je vous ai préparé ! Venez, car je désire que vous ayez la vie et que vous l'ayez en abondance. — Ceci est mon Corps, prenez et mangez-en tous !... " Les ardeurs qui dévoraient l'âme de Jésus au soir de la Cène, et le faisaient s'écrier : " J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, " ces ardeurs n'ont rien perdu de leur feu divin, et c'est de chaque Hostie qu'il fait entendre à nos âmes ce cri d'amour ! Venez, âmes faibles, je serai votre force ! Venez, âmes tristes et découragées, je vous consolerai ! Venez, vous qui, sortis à peine des liens du péché, redoutez les nouveaux assauts de l'ennemi, je serai votre bouclier contre ses coups ; venez, âmes innocentes et justes, car c'est dans un vase fragile que vous portez votre trésor. Venez, oh ! venez tous, la Table est prête, les ciboires sont pleins, je vous attends, je vous désire, venez, car si vous ne mangez de ce Pain qui est Moi-même, vous mourrez !

Et cet appel de Jésus est souvent méconnu ! Trop souvent il a l'inconcevable douleur de devenir la condamnation de ceux dont il voulait être le salut ; de demeurer au milieu d'eux et de les voir périr sous ses yeux sars

pouvoir leur rendre la vie en leur donnant son Hostie.
Oh ! réparons pour cet amour méconnu et incompris !

IV. — Prière.

Donnez-nous aujourd'hui notre Pain quotidien !...

Que ce soit là notre prière incessante. — Nous qui connaissons le prix et les délices de ce Pain mystérieux qui est Jésus, oh ! demandons-le, soyons-en affamés. — Comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines, aspirons avec toute l'ardeur de notre âme à cette nourriture sacrée qui soutient et fortifie contre toute défaillance, qui donne le bonheur au sein de l'épreuve, la paix dans la lutte ! Répétons à Jésus : Donnez-moi aujourd'hui et tous les jours mon pain, le pain de mon âme. Aujourd'hui, il me faut combattre ; aujourd'hui, il me faudra travailler, souffrir, me renoncer ; aujourd'hui, il me faudra vous suivre, ô Jésus, et la route par laquelle vous conduisez vos amis est souvent rude et difficile ; aujourd'hui, j'ai besoin de force, j'ai besoin de générosité ; ô Jésus, donnez-moi mon Hostie, car l'Hostie c'est vous et avec vous tout est possible et facile.

Mais, donnez-le aussi, ce Pain de vie, à tant d'âmes dont il est le pressant besoin et qui en demeurent, hélas ! éloignées. Découvrez-leur les délices de cette nourriture sacrée, afin qu'il leur devienne impossible de n'y pas participer. O Jésus, elles vont mourir si vous n'allez à elles ; au nom de votre amour donnez-leur ce Pain !

Pratique : Faire tous les sacrifices pour obtenir la communion journalière, et y suppléer par de fréquentes communions spirituelles.

Aspiration : Seigneur, donnez-nous toujours de ce Pain de vie !



L



gisent
ne so
blesse
lemen

Et l
taine,
bruits
tout h
baum
venait
ne se
balbut

d'Orat
Qui
vivant
taille
à son
Vivien
bataill

Diet
coin de
eu pré
n'avait

Une
tout ce
un lion
Comm
tôt ! ”

La Première Communion de Vivien



L faut se représenter ici un champ de bataille immense, où deux nations, que dis-je ? deux races se sont jetées avec furie l'une contre l'autre, et sont depuis de longues heures occupées à s'exterminer. Les Français, les Chrétiens (ces deux mots étaient glorieusement synonymes), les "hommes de Dieu" sont vaincus : l'Islam est vainqueur. Tous les Français, sauf quatorze, gisent à terre, et les païens sont encore cent mille. Ce ne sont partout que râles de mourants, cris horribles de blessés, hennissements de chevaux sans cavaliers, hurlements joyeux des vainqueurs.

Et là, tout près, dans un joli vallon vert, près d'une fontaine, en un lieu charmant d'où l'on entend les derniers bruits de la mêlée, un tout jeune homme, un enfant, raide, tout blanc, les mains en croix, "sentant bon plus que baume et encens." On le croirait déjà mort, si sa main ne venait de temps en temps frapper sa poitrine, si ses yeux ne se levaient parfois au ciel, si l'on n'entendait ses lèvres balbutier le mot "DIEU." C'est le neveu de Guillaume d'Orange, c'est Vivien qui meurt.

Guillaume, lui, est là-bas, au milieu des quatorze survivants de l'armée chrétienne qu'il domine de sa haute taille ; il est là-bas, sur son beau cheval Baucent, et pense à son neveu qu'il aime comme un fils : "Où est-il, où est Vivien ?" Et il s'aventure bientôt à travers le champ de bataille pour l'y trouver vivant ou mort. "Où est Vivien ?"

Dieu a pitié de Guillaume, et le conduit dans le petit coin de vallée où Vivien expire, et voilà le comte d'Orange eu présence de ce beau jeune homme au visage blanc, qui n'avait plus un mouvement, plus un souffle.

Une pensée saisit alors ce rude chevalier qui est lui-même tout couvert de son sang et se bat depuis le matin comme un lion furieux : "Il sera mort sans avoir fait sa première Communion !" Et il s'écrie : "Que ne suis-je arrivé plus tôt !" Le bor. Guillaume s'est en effet muni avant la ba-

taille d'une hostie consacrée ; il la porte avec lui ; elle est là, dans son aumônière, comme dans une sorte de ciboire militaire, et il regrette de ne pouvoir la poser pieusement sur les lèvres de son neveu. Mais, hélas ! ces lèvres sont froides, ces lèvres sont mortes.

Tout à coup l'enfant fait un léger, un imperceptible mou-



vement. C'est la vie qui, comme le dit le vieux poète, " lui revient un instant et lui saute dans le cœur. " Guillaume alors lui adresse très doucement la parole :

— Ne voudrais-tu pas, lui dit-il, manger de ce Pain qui est consacré par les prêtres ?

— Je n'en ai jamais goûté, répond le mourant ; mais puisque vous voilà, je sens que Dieu m'a visité.

Alors, dans ce petit vallon herbu, sous le grand arbre, près de la fontaine, se passe une scène indicible.

Guillaume devint grave ; il devient prêtre, pour ainsi parler.

—
que j'
prêtre

—
Vivie
votre
hâtez

Il s'

—
devan
manq

Le
de son
templ
il l'ap
là, dit
Sacre
âme e

Le
mort
soupi
sein d
premi



Fle



huron

—Tu vas me faire ta confession, dit-il à son neveu, parce que je suis ton plus proche parent et qu'il n'y a pas de prêtre ici.

— Je le veux bien, répond d'une voix faible l'enfant Vivien : mais il faudra que vous me teniez la tête contre votre poitrine. J'ai faim, oui, j'ai faim de ce Pain. Mais hâtez-vous : je vais mourir : je meurs.

Il se confesse en effet et ne se souvient que d'une faute :

— J'avais fait le vœu de ne jamais reculer d'un seul pas devant les païens, et j'ai bien peur d'avoir, aujourd'hui, manqué à ma promesse.

Le moment suprême est arrivé. Guillaume tire l'Hostie de son aumônière ; il la prend entre ses doigts ; il la contemple, il l'adore comme au moment de l'élévation ; puis il l'approche des lèvres entr'ouvertes de Vivien. Il y avait là, dit le poète, des Anges par milliers, qui assistaient au Sacrement, et étaient descendus du ciel pour chercher cette âme et la porter à Dieu.

Le visage de Vivien s'illumine une dernière fois ; mais la mort lui descend de la tête sur le cœur : il se penche, il soupire, il meurt, et va, dans l'hôtellerie du Paradis, au sein de la joie qui n'a pas de fin, terminer la journée de sa première Communion.

LÉON GAUTIER

Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

⇒ ETIENNE TOTIHRI ⇐

Une gloire de l'Eglise huronne



Les premiers apôtres du Canada eurent trop souvent à déplorer des défections dans les rangs de leurs néophytes, d'un autre côté, ils trouvèrent parfois de puissants auxiliaires dans la personne de quelques-uns de ces nouveaux enfants de l'Eglise, remplis d'un zèle apostolique pour la conversion de leurs frères.

C'est ainsi qu'Etienne Totihri, du village huron de St-Joseph de Téanaustayac, cité maintes fois

dans les *Relations* comme un modèle de piété et de bravoure, offrit aux missionnaires, vers la fin de l'hiver de l'année 1642, la moitié de sa cabane pour servir de chapelle. Depuis longtemps les chrétiens étaient privés de la consolation d'entendre la messe, faute d'un lieu convenable pour célébrer les augustes mystères. L'offre de ce généreux sauvage fut donc acceptée avec reconnaissance et, le 19 mars, fête du patron de la maison, on célébra le saint sacrifice dans l'humble chapelle. Quel tableau !

Le nouveau Zachée ne tarda pas à recevoir sa récompense, car l'Hôte divin de sa pauvre demeure le combla de ses faveurs et lui accorda, entre autres grâces précieuses, celle du courage dans la profession de sa foi.

En l'absence des Pères, Étienne et sa femme remplissaient à merveille les fonctions de catéchistes dans l'humble chapelle, auprès des catéchumènes des deux sexes.

Mais ce spectacle, qui réjouissait les anges, faisait frémir de rage l'ennemi de notre salut, et il poussa les malheureux qui n'avaient pas encore secoué son joug à persécuter le brave Étienne, pour le forcer à sortir de cette chapelle qu'ils détruiraient ensuite. Loin de se laisser intimider par les injures et les menaces des infidèles, le champion de la bonne cause leur fit cette fière réponse :

“ J'abandonnerai la chapelle, mais quand les Pères qui nous instruisent abandonneront eux-mêmes la bourgade, et ce sera pour les suivre en quelques lieux qu'ils aillent. Je suis plus attaché à eux qu'à ma patrie et à tous mes parents, car ils nous portent les paroles d'un bonheur éternel. Mon âme ne tient pas à mon corps : un moment peut les séparer, mais jamais on ne me ravira la foi. ”

Fidèle observateur des lois de l'Évangile, Totihri faillit devenir un martyr de la charité fraternelle et du zèle pour le salut des âmes. Les Hurons, rassemblés dans la bourgade de St Ignace, torturaient un prisonnier iroquois ; l'infortuné à demi rôti poussait des cris lamentables qui aiguillonnaient la rage de ses bourreaux, lorsqu'Étienne fendit la foule et, s'approchant du pauvre captif, il lui fit entrevoir une éternité bienheureuse succédant à ses horribles souffrances. Puis, au péril de sa vie et malgré les efforts des infidèles pour l'en empêcher, le courageux athlète instruisit le prisonnier des principales vérités de la religion et fit couler sur son front l'eau régénératrice.

Et
de
“ fi
“ a
“ fi
“ tu
“ d
“ n
“ p
“ p
N
role
tou
“ n
“ se
“ n
“ d
“ cl
“ d
“ lu
“ p
Q
mag
cren
qui,
l'Ég

N
voulé
d'ent

Er
d'env
Or
à pla
Qu
paqu

Et comme les chrétiens, au retour d'Etienne, le félicitaient de sa noble action, il répondit humblement : " Hélas, mes frères, je suis un ver de terre ; ce n'est pas Etienne qui a fait ce baptême, mais Notre-Seigneur qui fortifiait ma faiblesse et me mettait dans le cœur les paroles qui sortaient de ma bouche. J'avais communiqué ce matin et, dès lors, j'ai senti un feu qui me brûlait et que je n'eusse pas pu contenir en moi-même. Si Dieu ne me poussait au peu de bien que je puis faire, je ne serais puissant que pour le mal et le péché. "

Nous allons terminer en rapportant les admirables paroles qu'Etienne adressa un jour aux Pères de la mission, touchant la Très Sainte Eucharistie : " Ce n'est point un mensonge que Jésus-Christ soit en l'Hostie ! je l'y ai senti le jour de Noël, après avoir communiqué. Mais je ne sais si, depuis ce temps-là, il demeure toujours dedans mon cœur : car bien souvent, faisant tout autre chose, je me sens tout changé, comme s'il y avait dedans moi-même quelqu'un qui me parlât, et souvent je lui parle sans dire mot ; il me répond et je vois bien pour lors qu'il entend mes désirs. "

Que Notre-Seigneur dut avoir pour agréable cet hommage spontané rendu à sa présence réelle dans le Sacrement de son amour, par cet humble enfant des bois qui, de barbare et de païen, devint " une des gloires de l'Eglise huronne ! "

MARIE AYMONG.

Un service à rendre

Nous serions très reconnaissants à ceux de nos abonnés qui ne conservent pas les collections du *Petit Messager*, s'ils voulaient bien nous renvoyer les numéros suivants ou quelqu'un d'entre eux :

Année 1898 : — Mars et Septembre,

Année 1899 : — Janvier et Avril,

Année 1900 : — Janvier.

En retour de chacun de ces numéros, nous nous ferons un plaisir d'envoyer une jolie image en couleurs.

On est prié de ne pas rouler les numéros, mais de les envelopper à plat.

Qu'on veuille aussi mettre son nom et son adresse sur le coin du paquet, afin que nous sachions à qui envoyer la prime.

Mon Fils, donne-moi ton Cœur !

Musique du P. HERMANN.

Docement et expressif.

Je - sus - t'ap - pel - le, O cœur fi - de - le, Ses ta - ber - na - cles

Docement et expressif.

Je - sus - t'ap - pel - le, O cœur fi - de - le, Ses ta - ber - na - cles

pp

Detailed description: This system contains the first two vocal lines and the piano accompaniment. The vocal lines are in treble clef with a key signature of one flat and a common time signature. The piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are 'Je - sus - t'ap - pel - le, O cœur fi - de - le, Ses ta - ber - na - cles'. The first vocal line is marked 'Docement et expressif.' and the second is also marked 'Docement et expressif.'. The piano part starts with a 'pp' dynamic.

sont dé - serts...Le mon - de, à ses plaisirs per - vers, Voit

Crescendo *p*

sont dé - serts...Le mon - de, à ses plaisirs per - vers, Voit

Crescendo *p*

p *pp*

Detailed description: This system contains the second two vocal lines and the piano accompaniment. The vocal lines are in treble clef. The piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are 'sont dé - serts...Le mon - de, à ses plaisirs per - vers, Voit'. The vocal lines are marked 'Crescendo' and 'p'. The piano part has dynamics 'p' and 'pp'.

les pé - cheurs courir en fou - le; Dans le lieu saint, le

p *Avec sentiment.*

les pé - cheurs courir en fou - le; Dans le lieu saint, le

p *Avec sentiment*

pp *Doux*

Detailed description: This system contains the third two vocal lines and the piano accompaniment. The vocal lines are in treble clef. The piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are 'les pé - cheurs courir en fou - le; Dans le lieu saint, le'. The vocal lines are marked 'p' and 'Avec sentiment.'. The piano part has dynamics 'pp' and 'Doux'.

jour s'é-cou-le, Sans qu'il soit vi-sité, le Dieu de l'u-ni-vers!..
 jour s'é-cou-le, Sans qu'il soit vi-sité, le Dieu de l'u-ni-vers!..

pp

Dans le heu-saint, le jour s'é-cou-le, Sans qu'il soit vi-sité, le
 Dans le heu-saint, le jour s'é-cou-le, Sans qu'il soit vi-sité, le

pp *Crescendo* *f*

pp *Crescendo* *f*

pp

Lentement express

Dieu de l'u-ni-vers!
 Dieu de l'u-ni-vers!

Express

a Tempo

p *fort* *pp*

Entre sans crainte,
Cette arche sainte
Est l'asile consolateur ;
Mais entends la voix du Sauveur
Laisser échapper cette plainte,
De sa charité, douce empreinte :
Ah ! pourquoi dans mon temple, ai-je à chercher un cœur ?...

O divin Maître !
Fais-toi connaître ;
Le monde ignore tes douceurs
Entraîné par des biens trompeurs,
De l'erreur, aveugle victime,
Il tombe d'abîme en abîme ;
Ah ! découvre à ses yeux tes charmes, tes grandeurs.

Qu'un tendre zèle,
Âme fidèle,
Te consume de ses ardeurs ;
Ramène à Jésus les pécheurs,
Ils lui rendront bientôt les armes,
A ces mots tout remplis de charmes :
Enfants de mon amour, donnez-moi tous vos cœurs.



La Première Communion d'un Sorcier

Récit d'un missionnaire

(suite et fin)



UI, ce charmant petit volume qui fait le bonheur de tant de premiers communicants, s'étalait là sur le macabre costume de cérémonie du pauvre KiKapano-KatuKopan. Il n'était plus, il est vrai, de première fraîcheur, mais comment le contraste ne l'aurait-il pas rendu à mes yeux mille fois plus beau que si je l'avais aperçu tout flambant à travers la vitrine d'un libraire ? L'habit de mon sorcier n'avait pas un aspect bien séduisant : c'était un affreux tissu d'ornements humains reliés entre eux par des peaux de reptiles ! Cher petit Almanach ! Que ta belle couverture fanée me sem-

blait
repa
passé
C'
une
Vo
amis
cour
loin
de m
quan
Un li
brou
Mon
se mi
fossé
vif, l
corps
du lie
perdu
nion
comm
pour
nique
pleme
dans
caillo
image
pour
était
tuKop
saisi d
Quels
finit s
moi.
était p
ceux-
ce dia
pour l
la tête
et jou
remue

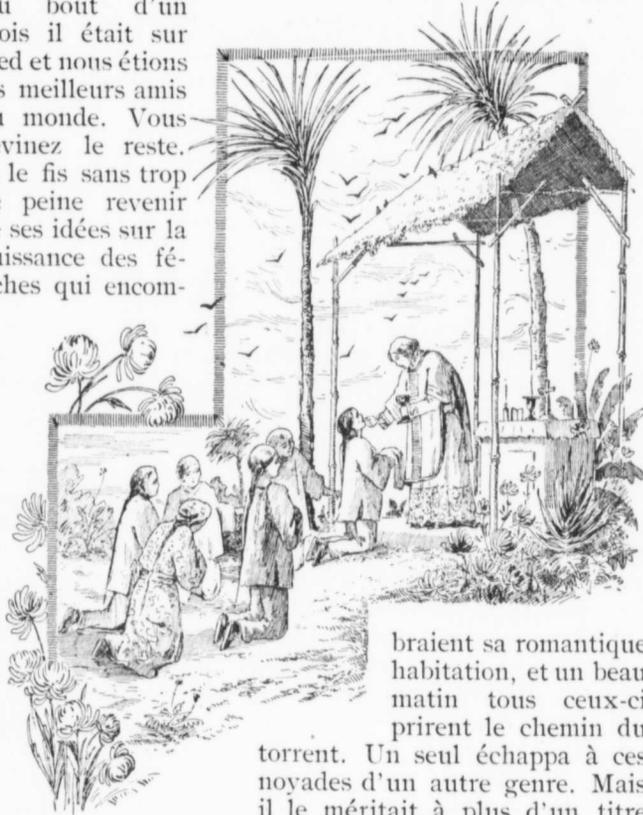
blait attrayante à côté de tout ce qui encomrait le repaire du sorcier ! Mais par quelle route avais-tu donc passé pour venir échouer dans cette maudite demeure ?

C'est ce que mes lecteurs se demandent sans doute avec une curiosité bien légitime.

Voici : Un an auparavant, je l'avais reçu d'un de mes amis de France. Or, comme je revenais un soir d'une course lointaine, je fus obligé de traverser la forêt, non loin de ce rocher que je ne pensais guère être la demeure de mon ennemi. Mon brave Coco s'en allait au petit trot, quand, soudain, un rugissement terrible se fit entendre. Un lion se tenait à quelques pas de là, caché dans les broussailles et prêt à fondre sur moi. Je me crus perdu. Mon cheval effrayé fit un bond formidable, puis, terrifié, se mit à courir, comme une flèche, à travers ronces et fossés. Une heure après j'arrivais chez moi plus mort que vif, les habits en lambeaux, le visage et une partie du corps couverts de sang et de sueur. J'étais sauvé des dents du lion, mais dans la course folle de mon cheval j'avais perdu tout mon bagage. L'Almanach de la Ière Communion se trouvait justement dans mon sac. Projeté en l'air comme tout ce que je possédais, retomba-t-il sur le rocher pour de là se glisser dans une de ces fentes, qui communiquent avec l'habitation du vieux Chinois, ou fut-il simplement ramassé par lui ? je ne sais. Toujours est-il que dans un pays où l'on adore toutes sortes de bois et de cailloux bariolés, ce mignon petit livre, rempli de belles images à couleurs variées, pouvait bien passer à ses yeux pour un petit dieu, pour un vrai fétiche, et comme tel, il était capable de terroriser toute la Chine. KiKapano-KatuKopan ne put demeurer longtemps avec lui sans être saisi d'une crainte mystérieuse. Qu'y avait-il dans ce livre ? Quels étaient ces dieux qu'on y voyait représentés ? Il finit sans doute par apprendre que ce volume venait de moi. Dans ce cas, il était perdu... Le fétiche du Souami était plus puissant que tous ses dieux ensemble, puisque ceux-ci ne bougeaient pas pour le mettre dehors. Et puis ce diable d'Européen ne l'aurait-il pas envoyé à dessein pour le faire mourir ? A cette pensée, notre sorcier perdit la tête. Vite, il barricada son ennemi, et le surveilla nuit et jour, prêt à l'assommer si seulement il faisait mine de remuer. KiKapano-KatuKopan ne dormait plus, ne man-

geait plus. Son unique préoccupation était de surveiller ses mouvements. Bientôt la fièvre des bois le saisit, et croyant que mon fétiche en était la cause, il se décida après bien des hésitations, à implorer mon aide pour l'en débarrasser.

Je le rassurai de mon mieux, je l'entourai de petits soins. Au bout d'un mois il était sur pied et nous étions les meilleurs amis du monde. Vous devinez le reste. Je le fis sans trop de peine revenir de ses idées sur la puissance des fétiches qui encom-



braient sa romantique habitation, et un beau matin tous ceux-ci prirent le chemin du torrent. Un seul échappa à ces noyades d'un autre genre. Mais il le méritait à plus d'un titre puisqu'il avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour le convertir et lui procurer le bienfait de sa visite. C'était notre petit Almanach.

Le jour de la première Communion arriva enfin.

Nous sommes au printemps. Le matin du jour fixé pour la cérémonie, un beau soleil se lève dans le ciel absolument pur. Aux première lueurs de l'aurore, les collines

envi
rose
rure,
La fo
matin
bleus
d'ine
petit
vert

Au
De
cruci
sé de
cierg
teille
bon J
sur ce
grand
des m
de cri

Et
vages
nèbre
lumiè

Le
le pre
me to
coulet
saint

Que
petit
Notre
qu'elle
cœur
dont o
faut p
les spl
parabl

La
sager
Chapi

environnantes commencent à s'iriser d'une légère teinte rose qui en se mariant au vert tendre qui leur sert de parure, exprime une nuance d'une incomparable douceur. La forêt se réveille; les oiseaux gazouillent leur refrain matinal. Sur les bords enchantés du Ban-Hin dont les flots bleus coulent silencieusement entre une double rangée d'inextricables roseaux, entre quatre palmiers, s'élève une petite chapelle en briques, avec un toit de bambous couvert de feuilles de bananier.

Au fond, voici l'autel.

Deux ou trois caisses ont suffi à le dresser. Un pauvre crucifix, cher souvenir d'un missionnaire qui l'a déjà arrosé de son sang, le surmonte. A chaque extrémité, deux cierges à moitié usés sont piqués dans le goulot d'une bouteille; ce sont les candélabres. C'est pauvre; oui, mais le bon Jésus de la crèche va descendre dans quelques instants sur cet autel improvisé; qu'aurons-nous alors à envier aux grandes cathédrales toutes pavoisées de riches tentures, où des milliers de cierges font étinceler leurs lustres d'or et de cristal?

Et puis n'est-ce pas un ornement précieux que ces sauvages jeunes et vieux, hier encore plongés dans les ténèbres du paganisme, aujourd'hui éclairés de la vraie lumière et prêts à s'asseoir au banquet divin!

Le moment béni est arrivé. Le vieux sorcier s'avance le premier et reçoit son Dieu avec une foi et une piété qui me touche jusqu'au fond de l'âme. Des larmes de bonheur coulent de ses yeux et l'on sent que volontiers, comme le saint vieillard Siméon, il chanterait son *Nunc dimittis*.

Quelle transformation! Naguère il tremblait devant le petit Almanach qui parle si bien de la première visite de Notre Seigneur; aujourd'hui il comprend tout l'honneur qu'elle lui vaut, tous les biens qu'elle lui procure, et son cœur déborde de reconnaissance. Bientôt, ce ciel infini dont on lui a tant parlé sera son partage; bientôt, car il ne faut pas oublier qu'il a 78 ans, il verra face à face dans les splendeurs éternelles Celui qui, par une grâce incomparable, vient de prendre possession de lui-même.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 13 Mars, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

UN SERMON DU CURÉ D'ARS

SUR LE DIMANCHE ET L'EUCCHARISTIE



ES enfants, le troisième commandement, c'est une grande affaire :

“ Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement. ”
La semaine est pour la matière, le dimanche est pour l'esprit.

“ Vous savez bien, mes enfants, que nous sommes un composé de terre et d'âme. Mais observez bien :

le corps, fait de la terre, se pourrit, se détruit ; l'âme, image de Dieu, est impérissable et c'est elle qui soutient le corps, C'est donc à elle que nous devons le plus de soins ; et cependant nous négligeons toujours l'âme pour ne donner de soins qu'au corps.

“ Mes enfants, pour soigner l'âme, il faut se donner quelque peine. Voyez ces images de la très sainte Vierge, de sainte Philomène : le peintre a beaucoup travaillé pour les orner, et c'est pourquoi elles sont belles, elles plaisent aux yeux. O mes enfants, travaillons aussi beaucoup à l'ornement de nos âmes pour plaire aux hommes, aux anges et au bon Dieu.

“ Rien n'est si beau, mes enfants, qu'une âme pure, qu'une âme nourrie de son Dieu. Purifiez-vous donc par une bonne confession, et chaque dimanche donnez un bon repas à votre âme.

“ Voyez, mes enfants : toute la semaine on ramasse, on prête, on achète, on vend, Bien, mais tout cela est pour le cadavre. Arrangez-vous donc pour faire faire une fois par semaine un bon festin à l'âme immortelle. O délicieux repas ! pain céleste ! Oh ! quel privilège ! Pouvoir nourrir son âme, et la nourrir de Dieu !

Voyez mes enfants, si on réfléchissait... Ce prêtre, il tient Dieu pour nourrir mon âme ! Ah ! nous mourrions de plaisir... Mais nous n'aimons pas le bon Dieu, non.

Tenez, mes enfants, le bon Dieu est si bon, si grand,

qu'il
l'oise :

“ I

attein

“ Ju

nourr

“ C

ter cel

Créat

prenic

“ I

anges

à le re

“ E

diman

qu'on

faut-il

quand

avoir :

Le :

Dieu e

vaient

saient

donne

Dieu e

“ N

est ver

si nou

terre.

On :

corps :

mauva

du mo

“ La

ture la

en est

au cim

“ N

elle, no

même

“ O

rempli

qu'il nous faut voler joyeusement et bien haut, comme l'oiseau, pour arriver à lui.

“ Et quel chant de bonheur, quand nous l'aurons atteint !

“ Jugez donc quelle joie d'avoir ce grand bon Dieu pour nourriture même !...

“ Qu'est-ce donc que cette âme, mes enfants, pour mériter cela ? O mon âme, que vas-tu recevoir ? Ton Dieu, ton Créateur et ton Sauveur. Ah ! mes enfants, si nous comprenions bien, nous mourrions de plaisir.

“ Il semble, en vérité, que nous sommes plus que les anges. Que peut-on avoir de plus ? Tout bonheur consiste à le recevoir, à le posséder, ce bon Dieu.

“ Et quand fait-on ce bon repas, mes enfants ? C'est le dimanche, au moins. O jour du bon festin ! Je sais bien qu'on ne vous l'impose qu'une fois l'an, à Pâques ; mais faut-il qu'on se fasse contraindre pour être heureux ? Et quand on peut faire tous les jours un repas divin, faut-il avoir mauvais goût pour ne pas le prendre ?.....

Le repas de la sainte Table, mes enfants, c'est le bon Dieu en nous, Les grands sages de l'antiquité ne pouvaient pas comprendre cette chose extraordinaire ; ils disaient que Dieu était trop grand pour s'incarner, pour se donner. C'est qu'ils ne savaient pas à quel point ce grand Dieu est bon.

“ Nous le savons, nous, mes enfants. Quel progrès ! Dieu est venu dans nous, nous pouvons aller jusqu'à lui. Ah ! si nous voulions, nous serions comme des anges sur la terre.

On a vu de bons chrétiens qui oubliaient jusqu'à leur corps : cela ne vaut-il pas mieux que d'être comme ces mauvais chrétiens qui oublient leur âme, comme ces gens du monde qui ne pensent jamais qu'à la matière ?

“ Les voilà qui entassent dans leur estomac la nourriture la plus abondante et la plus délicate : eh bien ! quel en est le fruit ? Au bout du compte, un cadavre qui ira au cimetière.

“ Nous, chrétiens, pour fruit de la nourriture spirituelle, nous avons nos âmes sauvées, le ciel, notre corps même transfiguré.

“ O mes enfants, comprenez-vous ? monter au ciel, se remplir de Dieu !

“ L'homme est si grand, mes enfants, si grand, qu'il va jusqu'aux épaules de Dieu.

“ Dieu n'a su trouver, pour nourrir sa créature, que Dieu.

“ Sainte Thérèse voulait se cacher dans son Dieu : aussi Dieu voyait son image dans cette âme.

“ Les belles âmes, voyez-vous, mes enfants, les belles âmes sont toutes comme de petits miroirs où Dieu se mire, se contemple. C'est bien grand et bien beau cela : qui comprendra ce mystère de miséricorde ?

“ Voyez, mes enfants, jusqu'où va la fécondité du bon repas ; la sainte communion nourrissait saint Siméon dans son corps en même temps que dans son âme ; son âme, noyée dans le plaisir d'aimer Dieu, soutenait son corps.

“ Vous savez, mes enfants, que l'on sent la bonne odeur et la bonne saveur des fruits en proportion que votre corps est sain : ainsi l'âme sent et pénètre les excellences de Dieu à la mesure où elle est pure.

“ Ah ! nous ne savourons pas Dieu, faute de pureté... Oh ! malheur, mes enfants, de ne pas le goûter, ce bon Dieu !

“ Purifions-nous, recevons notre Dieu, méritons le ciel : au ciel, nous verrons notre beauté, et nous sentirons toute la saveur de Dieu...

“ Oui, enfin voilà, ô mes enfants !... O beau moment ! ô belle vie, vie heureuse ! vivre de Dieu !

“ Vivez de Dieu, au moins le dimanche, mes enfants. Prenez garde, sans Dieu, de vous perdre. On n'a donc pas faim de Dieu ?... Un jour sur sept, se nourrir de Dieu, est-ce trop ?

“ Mon corps mange à son appétit ; mais mon âme ? Si elle n'a pas faim, c'est donc qu'elle est bien malade...

“ Chrétien, ne trouves-tu rien dans ma maison ? Rien, rien que moi, ton Dieu !... ”

“ Mes enfants, mes enfants, vous ne pouvez pas comprendre... Il faut attendre l'éternité pour bien comprendre ce bonheur.

“ O mes enfants, aimons Dieu, vivons de Dieu, servons Dieu. Mes enfants, c'est le bonheur ! ”



qu'il
que
tussi
elles
aire,
om-
bon
lans
me,
m.
me
que
cel-
...
bon
el :
ute
it !
ts.
pas
u,
Si
n,
n-
n-
is



La Madone et l'Enfant.

D'après le Tableau de Sassetto,